



Digitalized by the :

ÉDITIONS  Ismael.

NON-PROFIT ASSOCIATION.

(2018)



editions-ismael.com editions.ismael@gmail.com.
Siège social : 15 rue des Capucins, 69001 Lyons.

LAURE

LE SACRÉ

SUIVI DE
POEMES
ET DE DIVERS ECRITS

HORS COMMERCE

1939

LE SACRÉ

LAURE

LE SACRÉ

SUIVI DE
POEMES
ET DE DIVERS ECRITS

HORS COMMERCE

1939

TABLE

LE SACRÉ	11
POÈMES ANTÉRIEURS A L'ÉTÉ DE 1936	21
LE CORBEAU	29
TEXTES SUR L'ESPAGNE	35
FRAGMENTS ET PLANS DE TEXTES ÉROTIQUES	45
POÈMES ET TEXTES POSTÉRIEURS A L'ÉTÉ DE 1936	57
DERNIER POÈME	77
Notes	83

Toutes les indications biographiques et explicatives concernant ce premier recueil sont données à la fin du volume, sous forme de notes.

...Je n'habitais pas la vie mais la mort.
Aussi loin que je me souviene
les cadavres se dressaient tout droit devant moi :
« Tu as beau te détourner, te cacher, renier...
Tu es bien de la famille et tu seras des nôtres ce
soir ».
Ils discouraient, tendres, aimables et sardoniques
ou bien,
à l'image de ce christ, l'éternel humilié, l'insane
bourreau
ils me tendaient les bras.
De l'Occident à l'Orient
de pays en pays
de ville en ville
je marchais entre les tombes.
Bientôt le sol me manqua.
Qu'il fût herbu ou pavé
je flottais
suspendue entre ciel et terre
entre plafond et plancher.
Mes yeux, douloureux et renversés
présentaient au monde leurs lobes fibreux
mes mains, crochets de mutilés
transportaient un héritage insensé.

*Je chevauchais les nuages
avec des airs de folle échevelée
ou de mendiante d'amitié.
Me sentant quelque peu monstre
je ne reconnaissais plus les humains
que pourtant j'aimais bien.
On me vit atterrir
au ciel de Diorama
où glacée jusqu'aux os
je me pétrifiai lentement
jusqu'à devenir
un parfait accessoire de décor.*

LE SACRE

« Quelle couleur a pour moi la notion même du sacré ? »

Le sacré, c'est ce moment infiniment rare où la « part éternelle » que chaque être porte en soi entre dans la vie, se trouve emportée dans le mouvement universel, intégrée dans ce mouvement, *réalisée*.

C'est ce que j'ai ressenti comme mis en balance avec la mort, scellé par la mort.

Cette permanence de la menace de mort est l'absolu enivrant qui emporte la vie, la soulève hors d'elle-même, projette au-dehors le fond de moi-même comme une éruption de volcan, une chute de météore.

Les « démarches » les plus décisives de ma vie ont toujours été accomplies dans un état de transe qui seul me permettait d'agir envers et contre toute entrave (lucidité, faiblesse physique, etc., etc.).

C'est ce pour quoi j'aurais donné ma vie.

Si un être ne peut pas ou plus éprouver ce sentiment, sa vie est comme privée de sens, privée de *sacré*.

Les qualificatifs auxquels vous attribuez un sens sacré comme « prestigieux », « insolite », « dangereux », « défendu » m'apparaissent terriblement chargés de sens et de séduction par eux-mêmes, séduction qui suffit à leur conférer cet envoûtement dans lequel on se sent pris, hors du quotidien, ce déplacement, ce sentiment que quelque chose se passe.

Mais, pour moi, ce n'est pas là le sacré.

Quand vous appelez « sacré » le fait de défendre un ami contre des imposteurs ou plutôt le fait de prendre parti avec éclat et violence pour ce que l'on aime, je ne suis pas d'accord avec vous. Ce moment où la parole est aussi intense que le sentiment éprouvé, c'est ce que j'appelle plus simplement : les seuls moments valables de « la vie avec les autres ».

(Je me hâte de le dire, il n'y a plus *jamais* aucun moment valable dans « ma vie avec les autres », mais c'est une parenthèse superflue qui m'entraînerait trop loin).

Autrefois, je n'admettais que ces « moments valables » et je me renfermais dans un mutisme total quand je n'avais pas la possibilité d'exprimer ce qui m'importait totalement ou tout au moins ce qui comportait un sens lourd de conséquences, chargé d'expressions. Je ne supportais pas plus la banalité chez les autres que chez moi-même (les propos « pour ne rien dire »).

C'était une attitude peu humaine !

Je la retrouve dans ce fait :

Se réjouir extrêmement de voir des amis... Après...
dépression profonde parce qu'on s'aperçoit que rien
n'a été échangé de vrai, que l'on a été à côté de soi-
même par la force des choses ou par lâcheté triste.

La corrida relève du sacré parce qu'il y a menace
de mort et mort réelle, mais ressentie, éprouvée par
d'autres, avec d'autres.

Imaginez une corrida pour vous tout seul.
(à expliquer longuement)

Tout ce qui relève de la raison d'être est sacré
pour moi, raison d'être encore, raison de vie, de
mort.

Ce qui prive l'existence de toute possibilité de
ressentir le sacré : maintien des formes, maintien
des circonstances extérieures qui ne correspondent
pas ou plus à la *vérité* de l'être.

Certains préféreront toujours que le sol manque
sous leurs pieds — à tous risques : mort ou folie —
mais que la vie demeure.

Le contraire.

Où l'on arrive :
pitoyable *comédie*,
infantilisme sénile,
zézalements,

bégalements, fausse puérilité, régression, impuissance

et, à un degré plus bas encore :

cynisme, vulgarité, scepticisme, perversion totale de l'être moral.

Altération, comme l'eau de la source la plus pure s'altère dans les marais.

Contre ceux qui font de la vie ce marais, jamais assez de cruauté, d'intransigeance : s'en éloigner comme de la peste.

« Toute émotion poétique est sacrée » ?

D'accord avec vous en raison (par exemple et pour abréger) du suicide de Nerval. Oui, mais la destruction de Rimbaud ?

Le moment sacré, état de grâce infiniment rare.

Il y a des états « pré-sacrés » auxquels manque seulement un élément pour compléter le sacré.

Pré-sacré dans mon enfance,
par exemple, à 8-9 ans. •

Dans un jardin, sur une pelouse, je suis étendue. La pelouse présente à un certain endroit une surélévation marquée de forme conique. Je m'installe

de m
somm
mieu
La
à laq
j'ai c
ciel,
EL
Je ri
septi
que
tourn
EL
Je
geant
quem
mais
la te
positi
Ch
saien
terre
porté

Du
dan
des gl
Je
ma têt
innom
J'es
C'ét

de manière que ma nuque se trouve exactement au sommet, ainsi ma tête est « renversée » et je peux mieux « voir le ciel ».

La première fois, ma sœur est près de moi — celle à laquelle je pose les grandes questions, celle en qui j'ai confiance — je lui dis : « ... mais derrière ce ciel, il y en a un autre? ».

Elle rit et me dit qu'il y en a beaucoup d'autres. Je ris aussi et dis que « bien sûr puisqu'il y a le septième ciel ». Elle devient sérieuse et m'explique que nous sommes environnés de ciel, que la terre tourne, que le ciel n'a pas de fin.

Elle part.

Je demeure un très long temps là, immobile, songeant à l'infini, essayant de me représenter physiquement l'infini. Une angoisse terrible me saisit, mais je ne bouge pas et j'arrive bientôt à « sentir » la terre qui tourne. Ma tête demeurée dans cette position « tournait effectivement et violemment ».

Chaque soir, au moment où les bruits s'apaisaient, je revenais là pour trouver cette sensation de terre qui tourne et me sentir perdue en elle, emportée dans ce vertige.

Du même ordre :

dans le cabinet de toilette de ma mère, deux grandes glaces se faisaient face.

Je me plaçais de manière à interposer seulement ma tête entre les deux glaces et je voyais des têtes innombrables.

J'essayais de compter.

C'était impossible.

Cela m'irritait et je ne me lassais pas d'essayer avec une fatigue extraordinaire et une grande angoisse.

Il m'arrivait d'autres fois d'interposer des objets et de les bouger.

C'était véritablement un jeu magique.

Je pense simplement que, de même qu'au jardin, ce premier contact avec l'idée d'infini (avec lequel joue un enfant d'un jeu au milieu duquel il ne voudrait pas être surpris *pour rien au monde*) a quelque chose de sacré, en ce sens que le jeu est accompagné d'angoisse, ne se produit qu'à certaines heures, au moment où l'on sait « qu'il n'y a personne », et prend l'allure d'une sorte de méditation vivante. Etat ressurgi comme souvenir dans certains moments suraigus de ma vie. La permanence de cette sensation fait bien penser à ce heurt d'une part éternelle de soi-même avec l'univers, mais il y manque : 1) la notion de mort, cependant présente par sensation physique, 2) le partage « avec d'autres ».

Un souvenir qui me semble résumer complètement ma notion du sacré.

Cela relève de la foi pour laquelle on se sent prêt à mourir. Cela a trait au départ de mon père pour le front — départ particulièrement tragique par le fait de circonstances étranges (à expliquer) et qui provoqua en moi un état d'exaltation totale, fait de pressentiment certain, de sacrifice consenti d'avance et devant le visage même du sacrifié. Cela, à 11 ans, mêlé aux chants d'une foule en délire — chants auxquels je mêle ma voix qui par moments s'éteint brusquement, bouleversement physique total.

Incapacité de reprendre la vie physique pendant plusieurs jours.

Je hurle la Marseillaise et le Chant du départ durant des journées entières.

Une compagne de cours rencontrée dans le métro, revêtue d'habits de grand deuil, parce qu'ayant perdu son père, me fait honte.

Je rejoins la notion des sociologues, le sacré mêlé au social pour que cela soit *sacré*.

Pour que cela *soit*, il faut à mon sens que cela soit ressenti par les autres, en communion avec d'autres.

Imaginez une corrida pour vous tout seul.

J'ai besoin du public.

L'œuvre poétique est sacrée en ce qu'elle est création d'un événement topique, « communication » ressentie comme *la nudité*. Elle est viol de soi-même,

dénudation, communication à d'autres de ce qui est raison de vivre, or cette raison de vivre se « déplace ».

Ce qui m'affirme assez fortement pour nier les autres.

POEMES

antérieurs à l'été de 1936

*De là présente et invisible
je voyais tous mes amis
se partageant ma vie
en lambeaux
ils rongeaient jusqu'aux os
et ne voulant pas perdre un si beau morceau
se disputaient la carcasse*

PRETRES

Prêtres, toutes sortes de prêtres et faux prêtres
Ecoutez-moi :

J'ai dit « non » à la piété
et ma piété (au visage d'ange)
ma piété, votre auréole tout édentée,
a ricané

« Tu prends le dernier bateau
Celui qui n'aborde nulle part au monde »

Combien de fois déjà
m'avez-vous vue
« embarquée » pour la mort ?

.....

Au delà d'un seuil transgressé
la lune
à cheval
sur des nuages en bélier
me regardait
comme une victoire ailée

8

Je me suis retrouvée
 toute enfermée
comme en un cercle
 auquel j'échappe
par cet autre
 qui m'y ramène

Gestes hiératiques, grimaces ignobles allaient se mêler, se confondre, s'exclure, s'affirmer doublement... pour s'anéantir. Et ce « jeu »-là dura longtemps.

J'ai cru monter au ciel (sans rire) au moment même où la vie refermait sur moi son couvercle de plomb.

J'ai joué de toutes les contradictions inhérentes à ma nature en vivant « pour être vrai » tout ce qu'on porte en soi « jusqu'au bout ».

Je me suis dispersée aux quatre vents avec la certitude orgueilleuse de me retrouver toujours au zénith et puis je suis tombée vide, perdue, mutilée des quatre membres.

Je m'en allais sur des routes élevées, sur des chemins tout escarpés, sur des rochers survolés d'aigles...

Le 8 infernal revint me prendre au lasso

Je rampe le long de ses contours
je vogue dans ses méandres
je saute hors du cercle
et retombe dans l'autre
je reste étranglée au milieu
mon visage est là
figé anguille dauphin ver de terre

Et qui donc, voyant ce signe fatal
songerait à m'y découvrir
voudrait m'en délivrer ?

« Un prisonnier s'évade en sautant le mur à l'endroit même où il devait être exécuté ».

(Les journaux).

8 MAI

Archange ou putain
je veux bien
Tous les rôles
me sont prêtés
La vie jamais reconnue

La simple vie
que je cherche encore
Elle gît
tout au fond de moi
Leur péché a tué
toute pureté

La vie répond — ce n'est pas *vain*
on peut agir
contre — pour
La vie exige
le mouvement
La vie c'est le cours du sang
le sang ne s'arrête pas de courir dans les veines
je ne peux pas m'arrêter de vivre
d'aimer les êtres humains
comme j'aime les plantes
de voir dans les regards une réponse ou un appel
de sonder les regards comme un scaphandre
mais rester là
entre la vie et la mort
à disséquer des idées
épiloguer sur le désespoir
Non
ou tout de suite : le revolver

il y a des regards comme le fond de la mer
et je reste là
quelquefois je marche et les regards se croisent
tout en algues et détritius
d'autres fois chaque être est une réponse ou un appel

LE CORBEAU

(*janvier* 1936)

C'était dans la forêt
le silence et le secret
d'une étoile à multiples rayons.
Loin, à l'orée du bois
dans cette allée
que des arbres bas
couvrent en arceau
un enfant passa
perdu
effrayé, émerveillé de me voir
comme je l'apercevais lui-même
tout enchâssé dans une sphère à flocons le neige.

Les tourbillons nous rapprochaient
comme pour se jouer de lui et de moi.
Un soleil violet, hors d'usage
et des lueurs d'orage
nous glaçaient d'épouvante.
Les fées et les ogres se disputant décidément
notre commune angoisse
voulurent que la foudre déchirât
non loin de là
un grand arbre
qui s'ouvrit
comme un ventre.

Je bramai.

L'enfant, jambes nues zébrées de froid et capuchon
bien réel (à tordre)

rouvrit les yeux.

A ma vue, il s'enfuit.

Renonçant à le poursuivre

ramassant dans l'ornière un étrange destin

somme toute fort logique

je rebroussai mon chemin

« comme si de rien n'était »

mais je sentais à mon épaule

ce frôlement lourd et discret

de l'oiseau aux ailes noires

et le considérant avec douceur

j'eusse voulu que partout il m'accompagnât et

toujours me précédât

comme un chevalier son héraut.

De plus en plus perdue

heurtant les pierres

glissant sur les feuilles mortes

m'enlisant dans la vase d'un étang

j'arrivai à une maison abandonnée

un puits de mousse et vert de gris

un seuil défoncé

j'entrai.

Le papier à fleurs et moisi

ondulait par vagues

vers un plancher pourri

une cheminée béante

exhibait les traces encore intactes d'un feu éteint

cendres, tibias calcinés de frênes et de bouleaux.

Je poussais des portes sans gonds

dont la chute me terrifiait
j'ouvrais des fenêtres sans carreaux
comme si l'air me manquait.
Enfin, je montai un escalier dérisoire.
Les murs, couverts de graffitis étranges, inconnus,
jamais vus
mettaient ma vie à nu
avec mon nom en toutes lettres mêlé à des crimes :
« et de quel droit ?
du droit des pauvres ».

Dans ce grenier souillé
l'oiseau me rejoignit
de son cri
pour fouailler les vivants
de son bec
pour dépecer les morts
l'ombre noire projetée sur moi
semblait élire une proie

La nuit m'a trouvée
étranglée au fond du bois
Elle m'a enveloppée d'un halo de lune
et bercée dans la brume
une brume blanche, mouvante et givrée :
« Je connais ton étoile
va et suis-la
Cet être sans nom
renié tour à tour
par la nuit et le jour
ne peut rien contre toi
et ne te ressemble pas
crois-moi
Lorsque demain à l'aube
ta tête sera jetée

au panier des guillotinés
souviens-toi
Assassin
que toi seul
as bu à mon sein
« tout le lait de la tendresse humaine ».

TEXTES SUR L'ESPAGNE



THE END OF THE WORLD

Incendie d'église

...J'étais hors de moi-même et cependant lucide, étrangement calme, capable de faire la chaîne pour empêcher les pompiers d'avancer ou d'attiser le feu qui brûlait un tas de soutanes, de voir des scènes assez terrifiantes mais de rester bien droite sur mes jambes. La foule, c'était à la fois une cour de classe en récréation, une assemblée de femmes hystériques ou des groupes parfaitement conscients de faire ce qu'ils voulaient faire et devaient faire. Il y avait autant de rires vengeurs et très sains (venus de ce certain fond de bon sens populaire) que de cris de haine farouche. Des femmes se précipitaient pour voir des victimes dont elles ne pouvaient pas supporter la vue (ou tout au moins certaines d'entre elles). Ce qui me fait du bien, c'est que j'étais vraiment *avec* eux et pas spectatrice et que pas une minute il n'y a eu de méfiance en eux ni de crainte de méfiance de ma part. Tout le monde s'interpellait ou s'attrapait par le bras pour se persuader, se convaincre les uns les autres. Je comprenais mal mais assez quand mon bras était saisi par une main d'homme ou de femme pour, à défaut de paroles coordonnées, répondre à ma manière.

.....
L'Espagne... c'est comme le vent qui vous souffle au visage : on ne choisit pas.

C'est à chaque pas sainte Thérèse et les tricoteuses. Le délire mystique et le sacrilège. Je crois que la vraie vie en est absente au sens où j'entendrais la vraie vie si je croyais en conscience qu'elle peut exister quelque part au monde... sauf en des êtres inexistants. Ce qui reconforte et soulage et guérit, c'est le coude à coude et l'espoir profond qui naît de ces contacts. Ce qui pourrait déprimer : c'est le fossé creusé entre la capacité révolutionnaire de la foule prête à tout risquer et capable d'organiser elle-même ses « excès » et l'incapacité et la veulerie des chefs et des intellectuels qui traitent tout cela de tristes « excès » du « lumpenprolétariat »...

Bords des villes
terrains vagues
prairies baignées de ciel.

Tous les fleuves et tous les vins
roulent dans ma tête
Manzanarès et Mockva
où était-ce ?

La terre s'entr'ouvre.
Ils sont tous là
ceux qui par miracle
partageaient avec moi
et la haine et la joie.

Un fleuve de sang a submergé ces sourires d'enfants.
La mitraille a fait taire ces cantiques d'adolescents.
Foi espérance charité
« en enfer sont allées ».

Par delà défaites atroces
victoires renversées
libertés mutilées
la guerre hurle à la mort.

Ils sont tous là
au fond du gouffre
riant de leurs frères
les vivants
ces apôtres de malheur
qui savent seulement pleurer dans la poussière
gémir au bord des tombes.

Les mâchoires de squelettes
craquent et s'étirent
d'un seul grand rire sardonique
quand cette lamentation des ombres bien en chair
parvient jusqu'à eux.

« Etres informes, hybrides
serait-ce là votre malheur
qu'il y ait de la place pour tout le monde au soleil
et que l'on puisse survivre à ce qui seul apparaissait
digne d'être vécu ?

Vous serez toujours hors du jeu :
vous composez avec vous-mêmes
vous n'irez jamais vous livrer, éblouis
prunelles irradiées, bouches en feu, ventres brûlants
au carnage bienfaisant.

Vous avez trop à faire dans les cimetières de l'histoire
vous avez trop à penser
dans votre pauvre tête lourde
trop à dire avec vos lèvres amères
d'où s'échappent toutes les incohérences.

Vous avez aussi
trop de trésors à gaspiller
dans vos mains éternellement vides.
Etres informes... hybrides
vous ne connaissez pas encore
que l'instant seul veut être vécu
vous préférez prolonger les miracles
que vous ne devez qu'à nous-mêmes.
Ce qui vous reste d'existence
s'écoule comme le sable entre les doigts
et vous laissez faire
immobiles
ou bien vous accélérez votre ruine
au rythme saccadé de mannequins mécaniques

ou bien vous insistez lourdement
de toute votre raison clairvoyante
de toute votre sagesse pertinente.

Oui vos larmes prêtent à rire.
Si vous ne savez d'ores et déjà
« faire passer votre charrue et votre soc sur les os
des morts »
c'est que bientôt
notre *enfer* couvrira l'univers :
feu du ciel
éclats de terre
lave bouillante
gemmes précieuses
vous frapperont en plein cœur
dans un chaos sonore, absurde et brillant. »

Corrida

Chers amis,

N'oubliez pas votre promesse de compte rendu de corrida. Croyez-vous que cela puisse souffrir le même retard que les comptes rendus bibliographiques ?

Le taureau a-t-il craché *tout* le sang de ses poumons comme à *ma* première corrida ? L'odeur de sang montait jusqu'aux gradins les plus élevés, jusqu'aux places les plus éloignées de l'arène où j'étais assise entre un marchand de bestiaux qui b... comme un cerf et une jeune fille noyée de pleurs et que sa sœur a dû emmener (une Espagnole cependant). Cela a été très long. A ne pas comprendre comment le taureau était encore debout... Comme s'il vomissait tout simplement. Il est resté ainsi jusqu'à osciller sur ses quatre pattes dans un balancement très doux... puis les pattes de devant ont fléchi, il est tombé à genoux dans la mare (il a fait sa prière) et enfin il est tombé sur le côté. Cette blessure est paraît-il très maladroite, très immonde et le public l'a prouvé ou a cru le prouver en sifflant d'une seule bouche. A ce moment le temps a tourné, un ciel de plomb a recouvert cette fosse à serpents et je suis sortie de justesse par le dernier rayon de soleil avant l'orage.

Oui, vraiment, ce jour-là, il eût mieux valu mettre le feu aux arènes. Peut-être était-ce très « magnifique » l'autre dimanche ?

.....

Fragments et plans

de

TEXTES EROTIQUES

LAURE

Ils se croisent un soir au coin d'une rue et, tous deux se retournant pour voir l'autre « au moins de dos », se retrouvent face à face.

Un coup d'œil échangé : l'homme commandait qu'elle vînt à lui, elle implorait d'accourir.

Quand elle fut là, sans qu'il eût bougé, il lui dit : « Je te reconnais fille, femme, sœur, mère et chienne en volupté ; fais ce geste que tu sais avant que je ne l'attende ». Mais elle le gifla et s'enfuit.

Alors un rire la poursuivit qui se suspendit à son cou comme un grelot et la ramena... à la laisse.

Lui n'avait pas bougé, mais son sexe maintenant brillait dans la nuit et il le maintenait et l'agitait de droite à gauche, de gauche à droite, d'abord nonchalamment. Elle s'approcha : alors, lui, de sa main libre, la gifla en l'envoyant rouler sur le pavé de la chaussée. Comme elle se relevait, il lui cracha au visage en lui commandant de rester où elle était. « Ça te va si bien cet encadrement de boue et de crottin, continue, roule-toi bien ». Il était au-dessus d'elle, tout droit, très haut, son sexe brillait dans un rais de lumière ; alors elle le désira, elle le voulut et lui, d'une voix basse et frénétique, lui dit : « Chienne, trois fois chienne, tu oses vouloir » ; il l'enjamba et lui ordonna de se rouler encore entre ses jambes écartées qui conduisaient prudemment

cette roulure vers une bouche d'égout toute encombrée d'ordures. Elle, les bras le long du corps, roulait sur elle-même : ventre, côté et dos et puis dans l'autre sens en proie au délire et à la vision de ce sexe agité et triomphant qui commandait le rythme. Enfin, elle vint buter contre le trottoir dans un glouglou d'eau de ruisseau. Les cheveux pleins de déjections, les yeux fous, la bouche salie, toute jaune aux commissures des lèvres mais avide encore et deux mains qui s'élevaient, se tendaient, blanches, diaphanes, vers le sexe. Elle était toute prière, toute offrande. Il cracha dans cette bouche entr'ouverte et mordit les doigts si fins qu'il n'en fit qu'une bouchée de tendres cartilages. Et comme il s'éloignait à reculons afin qu'elle ne perdît pas de vue le sexe monstrueux, elle se traîna devant lui sur ses moignons et sur ses genoux. Il monta quelques marches et franchit, toujours à reculons, une immense porte romane où elle s'engagea à son tour comme une chienne boiteuse. Il s'enfonça dans un sombre bâtiment en forme de couloir, elle traînait sur un tapis pourpre son corps béant de plaies sanglantes et d'ordures. Montant quelques degrés encore, au plus profond de l'obscurité, il lui commanda de s'agenouiller devant une grille basse qui les séparait. Disposant sur les poignets un linge blanc, il y plaça sa queue.

Quand elle eut communié et une fois le foutre avalé, les doigts repoussèrent (avec des ongles vernis « angélus ») et le corps blessé revint à la pleine santé.

Le grand orgue, de son propre mouvement, célébra ce miracle, et l'homme et la femme, et Vêrax et Laure s'en allèrent très tranquillement chier dans les bénitiers et pisser dans le ciboire, puis ils se lavèrent le derrière avec la nappe de communion

trempée d'eau bénite avant de retourner à leurs affaires, à leur vie dont chaque heure était une joie et une haine.

Elle monta le lendemain sur l'autel pour montrer son cul à tous les fidèles et le prêtre, à l'élévation, écarta les cuisses entre lesquelles pénétra l'hostie, puis il lécha ce cul divin jusqu'à ce que l'enfant de chœur, s'agenouillant devant lui, vint à grands coups d'encensoir libérer la queue d'entre les dentelles et les dorures et avaler le Saint-Foutre qui lui jaillit à la figure. Cependant Laure, le cul nanti d'un sacré suppositoire, libéra son ventre et sa vie avec des cris sauvages et des convulsions ébranlant jusque dans ses fondements le maître-autel qui s'effondra sous elle.

Et l'on vit enfin le Christ d'argent vaciller dans la merde.

Une voix stridente hurle et domine :

Ici on tue des enfants.

Des bruits de fenêtre, de trousseaux de clefs, tout
un silence artificiel.

L'affirmation se retourne contre vous : tout va à
l'encontre du but.

Que la vie vécue primitive donne aux êtres la possibilité de l'extase.

— décision du crime : « ses yeux étaient comme des étoiles, on se serait cru à l'église ».

— le crime accompli : la vengeance et l'amour, sang et sperme.

— « nous sommes au sommet de la montagne », « la montagne nous écrase ».

— rapidité d'un « roman policier », les sentiments et l'analyse psychologique.

— êtres humains *en chair et en os*.

— continuer

oui : il le faut pour moi et les autres,
pour éclaircir le malentendu,
dire tout,

arrêt subit et reprise
sous une autre forme
d'un journal rétrospectif.

étapes de « Laure »

La Demeure

faces de clowns

Retour dans le petit univers en sucre candi ou en
pot au feu
l'assise de la vie matérielle
Le rire triomphe

Se terrer Ah ça non
de quel bois nous nous chauffons
de quelle queue nous nous SERVONS

Aux chiottes
Aux chiottes les sommets
l'idéalisme, les gens qui s'en vont sur une
haute montagne et sont écrasés par cette montagne
Aux chiottes
Aux chiottes
les grands sentiments
les passions pesantes
que tout chavire
que nos mères soient maquereelles
que nos femmes soient putains
nos filles violées

— Enfin, est-ce tolérable ?

— Tolérable ? La tempête et le calme plat, la pluie et le soleil, tolérable ? Comme la vie... la vie telle qu'elle *est* et non pas *autre* qu'elle n'est.

— Moi ? Mais, ma chère amie, je suis prêt à manger sur mon pouce, mais pour quelque chose de cohérent, d'organisé, voyons — je vous dis prêt — archiprêt.

— Vous savez : je les aime grandes.

J'ai toujours préféré à ces confidences hâtives et suspectes, à ces bavardages de femmes hystériques, à ces racontars excitants et déprimés :

— Ah toi ? mais... ce n'est pas possible.

— Et pourquoi non ?

— Et pourquoi oui ?

— S'il te plaît ?

— Il ne me plaît pas.

— Quelle inconscience !

— Ça par exemple !

— Messieurs dames — chers amis, je vais démasquer la vertu, la distinction, la bienséance, la mesure, le charme, la franchise

La Franchise — (elle montre son cul).

— Ah ça !

Franchise, tu es une fente et un trou, gouffre, tu n'es pas un sommet.

Remarquez bien que toute l'assemblée rit comme un seul homme, rit à gorge déployée, rit à ventre déboutonné, remarquez bien que cette même assemblée a le cœur sur la main,... du cœur au ventre et ...du cœur à l'ouvrage.

— Trop facile, mon cher, combien trop facile !

— Hélas !

— Quel malaise chez vous !

— Ouvrons la fenêtre, voulez-vous ? On étouffe ici — Quel malaise !

— Ne pas le dire — faites entrer un fou — frais, sain
intelligence quand même.

POEMES ET TEXTES

postérieurs à l'été de 1936



La lente componction des faibles
ils vivent de la vie des cadavres
Mettre sur ma porte
« Toi qui entres ici
abandonne tout espoir
de n'être pas
ce que tu es »
ou bien « Ici on vit nu »
ou nus
ou nue

L'existence humaine est sans prix
sans plus ni moins de prix
que tout ce qui existe
végétal, minéral, animal
tout ce qui brille, hurle, brame, gémit
barrissement d'éléphant
mugissement de vache
l'âne brait — le serpent siffle
il n'y a pas de liens si puissants qu'ils n'arrachent
un être à la mort. La mort triomphe.
Le rire = L'insolence heureuse : « Faites passer
votre charrue sur les os du mort ».

Cela doit être bien irritant ce ver rongeur, sour-
nois qui scie les heures
une chienne aux abois hurle à la lune
l'ange gardien
sourit bêtement
Petit Jésus je vous donne mon cœur
La grange toute effritée
ses poutres calcinées
les murs rapiécés
lentement s'affaissent
et s'effondrent...
Sous les yeux ahuris
des passants
la petite fille est là
qui se branle dans le foin

Vivre ? plus de sens, plus de critère.
Il faut bien réintroduire une valeur.
(Soi) S'imposer ? Il *faut* être *Machiavel*.
Au nom de *quelles* valeurs ?
Il faut rétablir *une* autorité.
Accuser avec mépris (un mépris définitif, qui cla-
que comme une porte) le faible.

Et si les malheurs
ou l'extrême malheur
arrive c'est qu'il me sera nécessaire
pour me réaliser
pour *aller plus loin*
toujours plus *loin*
Et ils parlent de CRIME !

La plus grande force ? Accomplir un crime avec la certitude de le nier devant tout au monde.

Fragments d'un cahier écrit en 1937

crime avec
onde.

Eviter les contacts avec tout être en lequel on ne sent aucune résonance possible à l'égard de ce qui vous touche au plus profond et envers lequel on a des obligations de « gentillesse », de politesse. Puisque les dites obligations m'engagent fortement dès que je me trouve en présence de tels êtres et qu'elles m'engagent par une néfaste habitude de patience et de bonne volonté, qui en fait devient volonté d'abaissement (parfois abject). Imaginez que par gentillesse un musicien d'orchestre prenne le ton du voisin qui joue faux.

Fuir mais littéralement fuir ceux avec lesquels on ne peut échanger que des remarques absurdes sur d'autres qui leur ressemblent et que l'on a vus la veille échangeant les mêmes remarques, ou potins aussi vains, sur l'interlocuteur du jour même.

Il y a certaines gens qui finissent par fréquenter et même par qualifier d'*amis* ceux qu'ils dénigrent constamment.

Je hais la « bonté » et la « gentillesse » qui ne m'ont jamais conduite qu'à *l'abaissement*.

Garder le silence comme autrefois. Cela vaut mieux.

Mépris de ceux dont la conversation se ramène à tout ce que j'ai haï et fui : à un certain esprit de vulgarité et de mesquinerie. Le côté *vaudeville*, ils finissent par s'y sentir à l'aise.

Crispation devant certains rires et sourires qui savent éclore sur ce terrain-là.

Quelquefois un rire me suffit pour prendre non en aversion mais en méfiance un être humain.

Le moment où la méfiance polie est pire que l'aversion parce que plus réservée mais je ne sais pas m'en tenir là et tout en moi crie, hurle *l'aversion*.

Le manque de réserve, de pudeur morale me choque à tout instant depuis que du fait de certaines réactions nerveuses (physiques), je ne sais plus retenir ni cacher.

Les êtres qui élargissent l'horizon, ceux qui le rétrécissent.

Combien j'aime mieux une vraie putain.

Ne t'enlise pas là où *l'essentiel* est perdu, là où tout devient vulgaire, bas et mesquin. Par ma propre faute, par la volonté d'abaissement. Sentiment d'abjection. Le « vaincu d'avance ». Le « tu es poussière et tu retourneras en poussière » donc ressemble dès maintenant à la poussière. Dans ces moments-là, l'impossibilité d'être physiquement *nette* et fraîche. La honte ou fausse honte.

Facilité : accuser les autres d'être superficiels = brillants = vivants.

Retour aux être simples aux réactions enfantines, retour difficile.

.....

La solitude ronge comme un chancre
 Briser ce cercle
 Arracher ce bâillon

Tristesse et Amertume
 rongent rongent rongent
 le cœur comme les rats

Honte à toi
 sans doute ?
 mais pas sûrement
 un si curieux décalage
 des mots

Qui braver ?
 Le quotidien
 le gris le terne

.....

Il est temps d'affirmer que la religion du crime nous empoisonne tout autant que celle de la vertu.

Nous haïssons tout autant l'innocence qui se pare des vertus du crime que le crime aux allures innocentes.

.....

Si j'ai souffert, c'est par MALADIE.

Un être sain ne peut souffrir.

Le *bonheur* est accessible à tout être *fier de soi*.

.....

Voici venir le Temps du Mépris, mais prends garde que ce soit un mépris sans haine, sans hostilité même, un mépris très simple, très calme, très sûr de soi et sans retour à allures sardoniques ou hystériques, sans fausse gaieté, sans amère tristesse.

Rien n'est perdu

puisque je vis

Tous les fleuves

seront remontés

Tous les courants

seront remontés

la mer et ses vagues

But : détruire l'esprit chrétien et ses équivalen-
ces, comme instinct de mort, identification avec la
mort, sacrifice de poussière, édulcoration.

Goût de la répulsion, à être répugnant, ressembler
à la poussière.

Etres attrayants.

Ce que *** m'a appris.

J'ai rompu avec l'esprit chrétien et ses équiva-
lences.

Le sens d'une vie,
découvert par Nietzsche.

Nietzsche retrouvé et non pas ânonné.

La plus grande libération possible
Au delà de tout vice
vertu

Le canon sonne les heures, parce que chaque heure est irréparable, irrémissible, irremplaçable, chaque heure apporte ses victimes. Le temps fauche les têtes dans les champs. Aucun acte n'est gratuit. Le temps n'est pas ce vieillard barbu et baveux, c'est un homme en pleine force : il fauche les têtes.

(Sienne, août 1937).

Fragment d'une lettre non envoyée

Savez-vous qu'une troupe de théâtre « donne »
Une saison en enfer.

Inénarrables ces gens de théâtre — ou bien ils croient — par déformation professionnelle — pouvoir rabaisser l'existence au niveau de leurs sales vaudevilles parisiens ; ou bien ils ont de ces prétentions, vous voyez cela : la Saison en Enfer ! Revenez vite, il y a beaucoup de saines colères à partager. Par moments la vie devient fougueuse, intrépide comme un cheval emballé. Il ne pense pas aux réticences le cheval emballé, pas plus que le navigateur (celui qui navigue) sur un frêle esquif (sic) emporté par ces courants fous des torrents pendant les inondations tragiques, (celles dont on se souvient pendant plusieurs générations) ; le navigateur *sait* qu'il approche de l'écluse débordée, du grand saut liquide, du tourbillon qui va l'engloutir, le pulvériser, mais il semble se hâter de plus en plus vite vers ce but inéluctable. Il n'a pas le temps de brûler ses papiers, mais il peut *crier, hurler* dans le vent, puisqu'autant en emporte le vent.

(octobre 1937).

Tout ce qui dépend seulement de l'intégrité totale.

Rien qui se puisse « rattraper ».

Rien de l'enfant qui casse une vitre « puisqu'elle sera remplacée le lendemain ».

On peut crever de froid à cause d'une vitre cassée et *non remplacée*. Certains passent le temps à remplacer les vitres crevées.

La vie : finie.

Quand elle devient « habitude » — besoin de se « continuer » — d'être « assurée ».

La permanence :
tendance à l'immobilité
= fatigue.

Rien qui ne relève d'un cri de joie (compréhension), de fierté.

Supprimer les jérémiades et tout ce qui ne relève pas de l'agressivité heureuse des 14 ans.

Rien qui ne soit un cri de joie ou de fierté.
Brûler tout ce qui ne relève pas de *cela*.

Suivre *ta* voie, la tienne, celle d'aucun « autre »
être humain.

Connais-tu *une* destinée semblable à la tienne ?
NON.

Moi seule ai vu et vois comme on peut voir :
absolument et de si loin.

Fragment d'une lettre non envoyée

Aujourd'hui... seuls me plaisent les iconoclastes délirants mais joyeux.

L'emmerdement d'être fixé — oui voilà : terriblement envie de vous dire merde comme on se jette au cou de ce que l'on aime.

L'emmerdement des airs pesants pour les choses profondes.

Pas de malentendus : ces grands prêtres me plaisent pour leur folie.

Absence de littérature. Ecoutez :

« ...il est mon camarade de jeu. Il n'y a ni rime ni raison dans l'univers. L'enjoué ! larmes et rires, tous les rôles de la pièce. Ah, le divertissement du monde ! Ecoles d'enfants lâchés, qui louer ? qui blâmer ? Il n'a pas de raison. Il n'a pas de cerveau. Il nous dupe avec ce peu de cerveau et ce peu de raison. Mais cette fois, il ne m'attrapera plus. *J'ai le mot du jeu.* Au delà de la raison et de la science et de toutes les paroles, il y a l'amour.

Remplis la coupe et nous serons fous ».

Les iconoclastes, oui, mais pas les êtres en simili, pas les minauderies, pas la mièvrerie, le faux-semblant. Comprenez-vous seulement tout cela ?

(juin ou juillet 1938).

Moi aussi je suis bien dressée... de telle heure à telle heure.

Nous sommes tous des singes très savants.

Rire — rire — rire.

Le mot du jeu.

Attention : vont-ils s'apercevoir que *noir* veut dire *blanc*, mais non, non, jamais.

C'est simple : impossibilité d'échange vrai — plus jamais.

Quel soulagement : je ne suis jamais là où les autres croient me trouver et pouvoir me *saisir*.

L'existence : alcaline et douceâtre.

Assez — assez — assez.

Vous devriez vous « méfier » un peu plus — faire sonner mes mots comme on vérifie sa monnaie : la monnaie de votre pièce.

La voix « normale », infantile, couvant l'ironie féroce. Mais vous êtes si bien dressés que vous ne le sentez pas. Qui pourrait supposer que l'on aille si loin dans la dissimulation qui ne dissimule que soi-même et non des actes, des faits, des buts intéressés, calculés ?

(juin ou juillet 1938).

DERNIER POEME



Je l'ai vue — cette fois je l'ai vue
où ? à la limite de l'aube
et de la nuit

l'aube du jardin
la nuit de la chambre

avec un sourire qui craque
une patience d'ange
elle m'attend
Et je le sais bien

Puis d'une voix lointaine
elle m'a dit
Ah mais non
Tu ne deviendras pas folle
entends-tu, tu ne te conduiras pas comme cela
Tu feras ceci et cela. Elle parlait parlait sans que
je comprenne plus rien
Je la suivais malgré moi
Dans un froufrou de soie une robe à traîne beau-
coup de volants qui rebondissaient sur chaque
marche.
elle a disparu
brillante bruissante
par un escalier étroit
et délabré

En haut
c'était le rayon d'hommes, des milliers de vêtements
une pièce toujours fermée, surchauffée
Seule présence vivante :
elle
elle parcourant les espaces vides entre les manne-
quins portant tous son masque

1000

NOTES

Il y a peu de mois est morte celle qui s'est désignée elle-même sous le nom de Laure. Morte, âgée de trente-cinq ans, d'un mal qui, sans la diminuer en rien, la suivait depuis l'enfance.

Insurgée de bonne heure contre une éducation bourgeoise et catholique, elle avait, après un séjour prolongé en Russie, trouvé dans un dévouement entier au communisme d'opposition une issue au besoin de donner une signification à sa vie. Les faits l'ayant amenée à rejeter, comme dénuée de valeur, l'activité politique, il lui fallut se relever, selon son expression, « de ce grand tremblement de terre qu'est la perte d'une foi ». Sans cesser de connaître des moments de détresse — comme de bonheur ou de caprice — elle parvint à retrouver « un état de conscience plus total que jamais », ambition la plus haute que pût réaliser quelqu'un pour qui *l'intégrité de l'être* a sans doute occupé, dans l'échelle des valeurs, le rang privilégié.

A travers toutes vicissitudes, la passion que Laure apportait à la recherche de sa vérité ne se démentit pas. Le proverbe de William Blake : « Passez votre charrue et votre soc sur les os des morts » est la dernière phrase qu'elle écrivit, peu de jours avant sa fin, pour indiquer le livre qu'elle voulait relire. Alors que perdue en elle-même elle se disait « au fond des mondes », les mots de « *corrida fleurie* » sont ceux qu'elle employa pour désigner son agonie.

Du message que représente un ensemble de manuscrits et de notes qu'a laissés Laure après avoir fait

brûler ce qu'elle tenait à détruire (sans avoir eu le temps, toutefois, de mettre en forme, ainsi qu'elle en avait témoigné le désir, des écrits dont jamais elle ne se jugea satisfaite) les textes réunis ici ne forment qu'une faible partie. De certains de ces écrits, comme de l'ensemble des papiers, ses amis les plus proches connaissaient l'existence, mais à aucun d'entre eux elle n'avait estimé devoir les communiquer. Bien qu'une telle réserve puisse sembler suffisamment motivée par le caractère même de la plupart de ces textes et par la rigueur implacable dont Laure usait autant vis-à-vis d'elle-même que vis-à-vis des autres, encore convient-il d'y voir la marque du sens exceptionnellement grave — à proprement parler *sacré* — qu'elle attachait au fait même de la « communication ».

Des notes sur le « sacré » demeurées inachevées — notes dont elle avait ouvertement parlé — ont constitué la base à partir de laquelle a été composé ce recueil provisoire, qui sera suivi d'une publication d'ensemble. A ce texte touchant à ce qui semble bien avoir été de tout temps, de quelque façon qu'elle l'ait formulé, une de ses préoccupations vitales, on a joint un certain nombre de poèmes et d'autres écrits qui ont paru se rattacher par des liens divers à la question cruciale du sacré, telle qu'elle se posait pour Laure.

Est-il besoin d'ajouter qu'on ne saurait réduire à quelque image définie que ce soit l'une des existences les plus véhémentes, les plus traversées de conflits qui aient été vécues ? Avide de tendresse et avide de désastres, oscillant entre l'audace extrême et la plus affreuse angoisse, aussi inconcevable à la mesure des êtres réels qu'un être de légende, elle se déchirait aux ronces dont elle s'entourait jusqu'à n'être qu'une plaie, sans jamais se laisser enfermer par rien ni par personne.

P. 11 : *LE SACRE*.

La représentation du « sacré » exprimée dans ce texte témoigne d'une expérience vécue : elle ne s'oppose pas à la notion que les sociologues tirent de l'étude de sociétés moins développées que les nôtres — mais elle en est manifestement distincte. Il s'agit de ce que le mot évoque — à tort ou à raison — dans la conscience. A tort signifierait dans ce cas sans rapport avec l'expérience commune qui a fondé l'existence du sacré.

Il semble en fait que cette représentation conduise à une définition qui n'avait jamais été exprimée (ni par Laure ni par d'autres), mais qui peut être déduite à partir du texte lui-même.

Cette définition lierait le sacré à des moments où l'isolement de la vie dans la sphère individuelle est tout à coup brisé, moments de communication non seulement des hommes entre eux mais des hommes avec l'univers dans lequel ils sont ordinairement comme étrangers : communication devrait s'entendre ici dans le sens d'une fusion, d'une perte de soi-même dont l'intégrité ne s'accomplit que par la mort et dont la fusion érotique est une image. Une telle conception diffère de celle de l'école sociologique française qui ne considère que la communication des hommes entre eux ; elle tend à identifier ce que l'expérience mystique appréhende et ce que les rites et les mythes de la communauté mettent en jeu.

Le texte publié dans ce recueil a été rédigé, au cours de l'été de 1938, pendant les derniers mois de Laure. Mais l'importance du sacré dans l'ensemble de sa vie depuis l'enfance est fortement marquée par le passage suivant de *l'Histoire d'une petite fille* (autobiographie de l'enfance, qui figurera dans le recueil d'ensemble) :

...Seule la chambre de débarras demeurerait immuable avec son air confiné et sa lumière de vitrail.

Je m'y réfugiais et là, à cheval sur une malle de moleskine ou accroupie sur un petit banc, je me racontais sans fin des histoires et surtout celles du temps d'avant ma naissance, ce temps où « j'habitais le ciel ». Ou bien je contemplais avec ferveur un doux Jésus blanc et un Joseph blond, images bleues, roses, argentées, dorées, étoilées, empaquetées dans la soie, nouées de faveurs ; ou bien je lavais ma poupée et partais à la recherche de mon propre corps que l'on m'ordonnait d'ignorer avant même que j'y eusse jamais songé. Curiosité de l'enfant vers son ventre, au moment même où il sait que Dieu « voit » partout et le suit dans ce grenier. Curiosité et puis terreur. La vie eut tôt fait de pivoter entre ces deux pôles : l'un sacré, vénéré, adoré, qu'il faut exhiber, les mines à l'église, l'enlissement après la communion dans une torpeur sacrée, l'autre innommable, sale, honteux, qu'il faut cacher, mais tous deux combien mystérieux, combien plus beaux, plus intenses, que la vie morne et inchangée. Ainsi, allait-elle osciller entre l'infâme et le sublime au cours d'une existence d'où la vraie vie fut toujours absente. Gestes hiératiques, grimaces ignobles allaient se mêler, se confondre, s'exclure, s'affirmer doublement puis s'anéantir.

Les deux pôles que représente ainsi Laure ne sont pas exactement l'un le sacré, l'autre son contraire, car l'un et l'autre sont sacrés ; ils sont deux pôles contradictoires à l'intérieur du monde sacré, « sacré » signifiant à la fois digne d'horreur ou de dégoût et digne d'adoration.

La même ambiguïté se fait jour sous une autre forme dans les quelques lignes suivantes qui ont sans doute été notées à l'intention de *l'Histoire d'une petite fille*, mais n'y figurent pas :

Laure avait retrouvé Dieu. Ce n'était pas un être humain, elle en fit un héros, un saint. Dans ses bras, alors, elle voulut qu'il lui fit mal. Elle inventa d'être battue, rouée de coups, d'être blessée, d'être victime, d'être bafouée, honnie, méprisée et puis de nouveau adorée et sanctifiée.

Le poème intitulé « 8 » (p. 25) reprend le même thème de l'opposition, d'ailleurs construit à partir de la phrase leit-motiv : « Gestes hiératiques, grimaces ignobles... »

Non seulement l'attirance extrême du sacré sous ses deux formes, abject et vénérable, mais l'extrême angoisse qu'il provoque apparaissent dans ces textes contradictoires. L'existence de Laure ne cessa jamais d'être agitée entre ces deux pôles, infâme et sublime, et en même temps entre l'infâme, le sublime et ce qu'elle appelait « la vraie vie », le bonheur simple auquel elle ne cessa pas d'aspirer. Qu'elle soit parvenue après de longs détours et surtout quand sa vie commença d'approcher de sa fin à une conception du sacré qui, s'opposant en cela à celle de son enfance, prit pour elle une valeur enivrante ne signifie pas qu'elle ait trouvé même un seul jour de repos.

Un feuillet du manuscrit intitulé *Le Sacré* porte ces quelques mots : « Les différents thèmes de Conrad. La faute. Le remords. Le rachat. » Le mot *Conrad* a été biffé.

P.13 : « *Quelle couleur a pour moi la notion même du sacré ?* »

Citation du *Sacré dans la vie quotidienne* de Michel Leiris (N.R.F., juillet 1938).

P. 13 : *Cette permanence de la menace de mort est l'absolu enivrant...*

Dans une lettre de juillet 1934, Laure écrivait déjà :

L'idée de la mort quand on la suit jusqu'au bout.. jusqu'à la putréfaction m'a toujours délivrée et ce jour-là plus que jamais. Je détaillais les diverses formes « d'accident mortel » et toutes me paraissaient enviables et délicieuses. Je redevais calme et même gaie.

Et dans une lettre (non envoyée) d'août 1936 :

8

Eh bien et si c'est la mort ?

« Vais-je manquer du courage d'aimer la mort ? (*) ».

J'ai peur que quelque chose soit cassée en moi : les reins brisés, être faible à ce point-là.

Est-ce que les obsessions ne remplacent pas la crainte de Dieu ? Est-ce que ce n'est pas intolérable d'en être là ?

Je veux parler « d'aimer la mort » parce que cela seul signifie aimer la vie *sans restriction*, l'aimer jusque là, la mort y compris. Ne pas être plus *terrifiée* par la mort que par la vie. A cette condition, je me sens redevenir... noble.

(*) « Comme je deviens vieille fille, à manquer du courage d'aimer la mort » (Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, « Mauvais sang »).

P. 13 : ... *projette au dehors le fond de moi-même...*

Dans une première version, moins élaborée, du même texte, Laure avait écrit : « projette au dehors la plus grande profondeur de l'être ».

P. 14 : *Quand vous appelez sacré le fait de défendre un ami...*

Allusion à une conversation que Laure avait eue avec Michel Leiris, à qui l'ensemble de ces notes sur le sacré étaient destinées, sans que toutefois elles lui aient été communiquées.

P. 16 : *Il y a des états « pré-sacrés » auxquels manquent seulement un élément.*

Le texte suivant achève de souligner l'importance de ces deux expériences pour Laure :

Cette petite fille qui s'évanouissait pendant la retraite au salut, quel prestige elle avait à mes yeux. Comme je l'enviais : évanouissement, faiblesse malade, c'était l'extrême degré de piété.

Les premières communiantes entrevues derrière l'un des vitraux

La glace et

La pelouse... le septième ciel

La terre mouillée ai-je jamais été plus loin?

Les fleurs écrasées, juteuses

Le massif...

Mes habitudes

Incinération

Tout à l'égout

Peu avant d'avoir rédigé ces notes sur le sacré, Laure avait tenté une expérience de méditation en se servant du schéma suivant emprunté à l'ouvrage de G. C. Lounsbery (*La méditation bouddhique*, p. 66), ouvrage dont elle détestait d'ailleurs l'esprit : « Couché sur le dos en plein air, regarder le ciel, l'espace, les nuages — L'espace est illimité — L'espace est toute chose — L'espace est en nous — Penser à l'espace entre les étoiles, entre les cellules de son corps — partout — remplir son esprit de l'idée de l'espace. Faire dispa-

raître : les nuages — la terre — le ciel, pour s'identifier avec l'espace. Ne rester conscient que de l'espace ». C'est apparemment le seul exercice de cet ordre que Laure ait pratiqué.

P. 18 : *Un souvenir qui me semble résumer complètement ma notion du sacré.*

Un passage de *l'Histoire d'une petite fille* est à rapprocher de ce souvenir :

On attendait le défilé. J'ai vu les étendards et les drapeaux des petits garçons débiles et des vieillards cagneux (la badine à la main) ; j'ai vu les oriflammes et les oripeaux des prêtres en sueur (l'aisselle verte et puante) ; j'ai vu les scapulaires et les chapelets crasseux des jeunes filles, les enfants de Marie tremblantes : « Mon père, j'ai eu de mauvaises pensées ». Tous braillaient l'haleine pourrie : nous sommes l'espoua a a a re de la France. Les vieilles hochinant de leurs cheveux gras, découvraient d'entre leurs moustaches des rateliers tout pleins d'hostie rance.

Te voilà sous les espèces du drapeau, sainteté insane ! Pourquoi ne pas sourire désabusée ou éclater de rire amusée... mais non, je reste là, à cracher le sang de mes ancêtres qui te ressemble.

Les morts successives de son père et de ses oncles tués pendant la guerre ont été pour Laure des événements déchirants et décisifs.

Un brouillon très informe du même texte commence ainsi : « Je ne me sens pas le droit de ne pas terminer par un souvenir d'enfance entre bien d'autres et qui me semble résumer pour moi la notion de sacré. »

P. 19 : « *Communication* » ressentie comme la nudité...

Cette phrase donne toute sa signification à l'ensemble des textes joints aux notes sur le sacré.

P. 37 : *Incendie d'église.*

Le bruit ayant couru que l'on avait donné intentionnellement des bonbons empoisonnés à des enfants, une émeute se produisit, le 3 mai 1936, dans le quartier populaire de Quatro Caminos à Madrid, au cours de laquelle la foule mit le feu à une église.

P.39 : *Bords des villes...*

Ce poème a été écrit après un voyage, en octobre 1936, en Catalogne et à Barcelone.

P. 42 : « *faire passer votre charrue et votre soc sur les os des morts* »

C'est l'un des *Proverbes de l'enfer* de William Blake, que Laure venait de lire, pour la première fois, en Espagne, dans la traduction de Grolleau (*Le mariage du ciel et de l'enfer*).

P. 43 : *Corrida* :

Fragment d'une lettre non envoyée écrite en septembre 1937. C'est vraisemblablement à Barcelone, en 1935, que Laure vit pour la première fois une corrida, spectacle qu'elle aimait avec passion.

P. 47 : *LAURE.*

Ce texte doit avoir été écrit au cours d'un séjour à Madrid, en mai 1936. Les fragments qui suivent doivent être postérieurs.

P. 51 : *reprise sous une autre forme d'un journal rétrospectif.*

Le fragment suivant est vraisemblablement le seul subsistant du journal *détruit* (différent de l'autobiographie de l'enfance qu'est l'*Histoire d'une petite fille*) auquel il est fait allusion :

Je me jetais sur un lit comme on se jette à la mer. La sensualité était comme séparée de mon être réel, j'avais inventé un enfer, un climat où tout était aussi loin que possible de ce que j'avais pu prévoir pour mon propre compte. Plus personne au monde ne pouvait me joindre, me chercher, me trouver. Le lendemain, cet homme me disait : « Tu t'inquiètes beaucoup trop, ma chère, ton rôle à toi, c'est celui d'un produit de la société décomposée... un produit de choix, sais-tu bien. Vis cela jusqu'au bout, tu serviras l'avenir. En hâtant la désagrégation de la société... Tu restes le schéma qui t'es cher, tu sers tes idées en quelque sorte et puis, avec tes vices — il n'y a pas tant de femmes qui aiment à être battues comme cela — tu pourrais gagner beaucoup d'argent, sais-tu ? » Une nuit je me suis enfuie . C'était trop, trop parfait dans le genre. A deux heures du matin, j'errais dans Berlin, les Halles, le quartier juif et puis à l'aube, un banc du Tiergarten. Là deux hommes s'approchèrent pour me demander l'heure. Je les dévisageai longuement avant de répondre que je n'avais pas de montre. Ils s'approchèrent avec d'étranges regards puis l'un

d'eux fit signe à son compagnon en regardant de côté. Je tournai aussi la tête : il y avait un schupo à cent mètres de nous ; leur intention avait été sans doute de m'arracher mon sac ou quelque chose de ce genre. Combien c'était égal et comme j'aurais aimé leur parler. Car en somme, on est là, en plein désarroi, on marche dans les rues portée par les remous de foule comme une épave sur les flots, on pense au suicide, mais on a un sac à main et on remarque la déchirure d'un bas. Quelques minutes...ils s'en allèrent et peu après ce fut le schupo qui vint m'interroger. Qu'est-ce que je faisais là ? Je prends l'air. N'avais-je pas de domicile ? Si. Où ? Je donnai mon adresse, mon quartier très « bourgeois cossus ». Cela le cloua sur place. Il continue : Qu'est-ce que je faisais là ? Je prends l'air. Mes papiers ? Faut-il un passeport pour prendre l'air ? Puis je me rendormis.

Laure avait fait un séjour de plusieurs mois à Berlin aux environs de 1928.

P. 68 : Il est temps d'affirmer que la religion du crime nous empoisonne tout autant que celle de la vertu.

La même protestation se rencontre ailleurs. On la trouve une fois sous cette forme :

La Religion du Mal nécessitant un Bien. Le Mal (crime) qui se donne les apparences, qui se pare des vertus de la vertu.

La même idée est de nouveau exprimée dans une lettre non envoyée écrite en octobre 1937, suivie cette fois de quelques phrases qui semblent indiquer toute l'acuité que ce problème avait pour Laure :

Qu'y a-t-il de plus comique ou de plus odieux : le crime qui se pare des vertus de l'innocence ou l'innocence qui se pare des vertus du crime ?

Pourquoi en allant jusqu'au bout de ma pensée ai-je toujours l'impression de trahir ce que j'aime le plus au monde et de me trahir moi-même sans que cette trahison soit « évitable ». Si vous sentiez toute l'angoisse vécue et à vivre dont ce *pourquoi* est chargé, vous essaieriez de répondre, mais il n'y a pas de réponse possible. C'est en soi que l'on porte l'opposition la plus dangereuse.

P. 72 : *Tout ce qui dépend seulement de l'intégrité totale.*

Ce texte et ceux qui suivent sont de peu antérieurs, ou postérieurs, au 13 mars 1938, date à laquelle la maladie de Laure entra dans une phase décisive.

D'un sanatorium où elle resta deux mois, elle écrivit à des amis :

...Sachez-le : j'ai horreur de l'apitoiement et — *même actuellement* — je ne me sens nullement pitoyable et *même actuellement* il m'est impossible d'envier aucun être au monde.

J'envie peut-être une chose, un *état*, c'est la santé. — Cela oui — Et encore ! Mon mal est si profondément lié à ma vie qu'il ne peut être séparé de tout ce que j'ai vécu. Alors ? Peut-être est-ce encore une de ces malchances qui se muent en chance : vous comprendrez plus tard ce que je veux dire par là...

P. 74 : « ... *il est mon camarade de jeu...* »

Le texte cité est de Ramakrishna ; il figure dans la

Vie de Ramakrishna de Romain Rolland ; « il » désigne Dieu.

P. 77 : *DERNIER POEME.*

Ce poème a été écrit par Laure peu de temps avant sa mort.

Dans un ouvrage sur Thérèse d'Avila que possédait Laure, la page 199 a été cornée, manifestement en raison de l'intérêt qu'avait pour elle ce passage extrait des *Opuscles* du carmélite Jeronimo Gracian : « Du vivant de la Mère Thérèse, jamais sa pensée, non plus que la mienne n'a été que ces livres fussent imprimés et mis à la portée de tous ceux qui désirent les lire. Nous aurions voulu voir ces livres rester dans nos couvents et en manuscrits afin qu'ils ne fussent lus que par des personnes sages et instruites en matière d'oraison. J'ai des sympathies pour la règle pythagoricienne qui ordonnait de cacher les choses profondes et sacrées... »

Une préoccupation du même ordre — à laquelle se liait visiblement son angoisse — a souvent été exprimée par Laure, parlant en général. Avant de mourir, elle a marqué formellement le désir que son témoignage ne reste pas incommuniqué, affirmant qu'il ne faut pas s'isoler, rien n'ayant de sens que ce qui existe pour d'autres êtres. Mais la misère inhérente à tout ce qui est littérature lui faisait horreur : car elle avait le plus grand souci qui puisse se concevoir de ne pas livrer ce qui lui apparaissait déchirant à ceux qui ne peuvent pas être déchirés.

CE LIVRE, ACHEVÉ D'IMPRIMER
AU PRINTEMPS DE 1939, PAR L'IM-
PRIMERIE DES 2-ARTISANS, 20,
RUE MONTBRUN, PARIS, A ÉTÉ
TIRÉ A DEUX CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS, DONT QUARANTE SUR
PAPIER D'ARCHES PORTANT LES
NUMÉROS 1 A 40.

AUCUN EXEMPLAIRE NE SERA
RÉMIS AUTREMENT QU'A TITRE
PERSONNEL.

EXEMPLAIRE N° 182

DESTINÉ A

LE SACRE

LAURE

1939